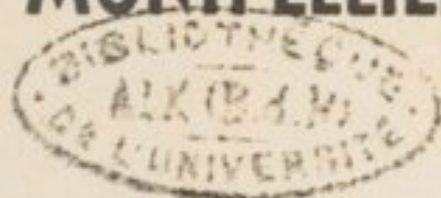


Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Numéro 70

Année 1940

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1941

Les Discours de Réception

Réception de M. Gabriel VIDAL

Discours de M. VIDAL

MESSIEURS,

Alors que je n'aspirais plus qu'à la paisible et paresseuse fin d'une longue carrière, l'aimable insistance de deux amis, vos collègues, m'a introduit parmi vous ; et maintenant aux vifs sentiments de joie et de reconnaissance éprouvés, quand j'ai connu l'honneur, qui m'était échu, de prendre place dans votre illustre Compagnie, succède la crainte d'avoir à faire trop largement appel à votre bienveillante indulgence.

J'aurais voulu pouvoir me présenter à vous aux côtés de mes parrains ; leur présence aurait affirmé leur responsabilité et atténué mon émotion ; hélas, cette émotion s'amplifie au contraire au souvenir de l'un d'eux, l'ami brusquement disparu, votre collègue Gaston PASTRE, dont un autre vous dira les hautes et nombreuses qualités, mais dont je tiens en prenant pour la première fois la parole parmi vous, à évoquer la mémoire et l'amitié.

Vous m'avez admis dans votre Section des Sciences ; je ne pourrai y tenir qu'un rang bien modeste. Les sciences ont marché trop vite pour moi et si j'ai eu le privilège de voir se succéder en trois quarts de siècle tout ce qu'elles ont créé de merveilleux, je me suis trop vite essoufflé à vouloir les suivre, même celles qui sont à la base de la sylviculture, comme

la botanique, dont un forestier ne devrait rien ignorer d'essentiel.

La botanique, que l'on nous enseignait, ne s'occupait guère que de la description et de la classification des plantes; mes longues et amicales relations avec Charles FLAHAULT m'ont valu la bonne fortune de pouvoir dès son début suivre l'évolution de la botanique géographique et l'étude des associations de plantes; mais depuis quelques années les rapports des végétaux avec le climat sous lequel ils vivent, la nature et l'évolution des sols qui les portent, sont l'objet de nouvelles branches scientifiques, dont la connaissance, dorénavant indispensable aux forestiers, est peu accessible à ceux que la retraite a atteints depuis longtemps.

Peut-être, si le forestier vous fait défaut, avez-vous pensé que les questions agricoles, viticoles surtout, me donneraient l'occasion de prendre part à vos discussions; certes, je serai heureux de voir l'agriculture à l'honneur auprès de vous; mais je crains que, comme dans nos Sociétés d'Agriculture, les questions culturelles ne cèdent le pas aux questions économiques, devenues primordiales par la nécessité d'étudier le nombre si grand, sans cesse accru, de lois, décrets et circulaires, que nous vaut la mise en œuvre de l'économie dirigée!

Cependant si les viticulteurs sont ainsi amenés à se préoccuper plus du statut viticole que de la culture de leurs vignes, il est pour eux une troisième branche de connaissances, qui ne les intéresse pas moins: l'œnologie. Mais ici la science sort beaucoup plus des laboratoires que des discussions entre vignerons et c'est en fait d'un petit nombre de savants ou de techniciens spécialisés, que les vignerons ont reçu les règles à suivre et attendent les conseils utiles, pour faire et conserver leurs vins.

Parmi ces savants le Professeur Jules VENTRE occupait une place de premier plan, tant par ses travaux et ses publications que par l'enseignement, qu'il a donné à toute une génération d'élèves à l'Ecole Nationale d'Agriculture de Montpellier, et par le rejaillissement de cet enseignement sur le monde des viticulteurs.

J'ai connu le Professeur J. VENTRE peu après la guerre de 1914 et depuis lors je n'ai cessé de me retrouver bien souvent avec lui. J'appréciais surtout en lui sa droiture absolue, qui

ne lui permettait aucune transaction dans l'expression de sa pensée. Jamais je ne l'ai vu hésiter à donner son opinion par crainte de déplaire, surtout s'il s'agissait de redresser une injustice ou de démasquer un abus. Si parfois ainsi son abord paraissait un peu rude, combien par contre ne mettait-il pas dans sa conversation avec ses amis de bonhomie souriante, quoique parfois un peu malicieuse, et d'empressement à prodiguer ses conseils.

Sa probité scientifique était incontestée, comme la patience avec laquelle il s'assurait de l'exactitude de ses conclusions avant de les divulguer. Il m'a été donné d'en avoir la preuve; depuis cinq ou six ans déjà, il avait constaté la régression au cours de la fermentation de l'acidité volatile introduite dans le moût; il en avait fait part à quelques amis, dont j'étais; cependant ce n'est que peu de temps avant sa mort, qu'il a publié cette découverte, et comme je lui demandais pourquoi il ne la faisait pas paraître dans une revue viticole: « On croirait peut-être, me dit-il, que j'ai voulu donner aux vignerons le moyen de rétablir leurs vins piqués ». Et c'est dans une revue de chimie que son article a paru.

L'œuvre scientifique principale du Professeur VENTRE, la plus importante par les résultats pratiques qui en ont découlé, a été l'étude de l'action de l'acide sulfureux en vinification, puis, en rapport avec cette action, celle de l'emploi de levures sélectionnées pour obtenir de meilleurs vins.

M. le Professeur BOUFFARD avait démontré, vers la fin du siècle dernier, que l'acide sulfureux introduit dans le vin en empêchait la « casse ». Dès 1904, VENTRE étudiait l'action de cet acide ajouté au moût ou à la vendange avant la fermentation et montrait ensuite qu'on prévenait ainsi les maladies de la casse, de la tourne et d'autres par la destruction préalable de leurs germes; puis il constatait que cet acide effectuait une sélection, au profit des meilleures, des levures qui produisent la fermentation; enfin il montrait que des doses suffisantes d'acide sulfureux assuraient la stérilisation des moûts ou de la vendange, ce qui permettrait de les réensemencer avec des levures choisies et d'obtenir ainsi des résultats heureux, tant au point de vue du degré alcoolique que des autres qualités du vin.

Voilà, aussi brièvement que j'ai pu le résumer, ce qui constitue à mon avis l'œuvre maîtresse du Professeur VENTRE, celle dont l'action pratique a été la plus considérable. Il n'est plus, je crois, un viticulteur, qui ne sulfite sa vendange ou ses moûts, ce qui au siècle dernier était considéré comme la pire des hérésies, surtout en ce qui concerne les vins rouges; et le résultat annoncé par le Professeur VENTRE a été unanimement reconnu: les vins rouges conservent leur couleur, plutôt avivée; la casse, la tourne et d'autres maladies, si fréquentes il y a trente ans, sont devenues des exceptions; les vins rouges du Midi, si difficiles à conserver pendant l'été, supportent maintenant fort bien cette épreuve, et l'on se demande comment pourrait s'appliquer le Statut viticole qui, par « l'échelonnement », oblige les viticulteurs à conserver une partie de leurs vins pendant une année entière, si l'emploi préalable de l'acide sulfureux n'avait permis leur conservation.

Faut-il ajouter que le Professeur VENTRE n'a pas borné là ses recherches œnologiques. Si j'ai pu vous parler des résultats pratiques de son œuvre, je n'ai pas qualité pour apprécier au point de vue scientifique ses études et ses publications. Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de relater ce qu'a dit à ses obsèques M. BUCHET, directeur de l'Ecole Nationale d'Agriculture de Montpellier, du Professeur VENTRE et de sa carrière scientifique :

« Entré à l'Ecole Nationale d'Agriculture en 1898, il obtient en 1901, après de laborieuses études, son diplôme d'ingénieur agricole.

.....

» Jules VENTRE, âgé seulement de 24 ans, est nommé en 1904 préparateur au Laboratoire de Technologie. Il s'est déjà signalé par des travaux œnologiques, des notes scientifiques sur la valeur des eaux résiduaires d'huilerie.

» De 1904 à 1907, Jules VENTRE acquiert rapidement grades et diplômes à la Faculté des Sciences de Montpellier et soutient brillamment une thèse de doctorat à la Sorbonne en 1910.

» De très nombreuses récompenses sont venues encourager le modeste préparateur et le dévoué Professeur.

» La Faculté, la Société nationale d'Agriculture, l'Académie d'Agriculture, dont il était membre correspondant, la Société d'encouragement à l'industrie nationale, la Société des Agri-

culteurs de France, lui décernèrent tour à tour, mentions élogieuses, médailles et diplômes.

» Par ailleurs, VENTRE était titulaire de nombreuses distinctions françaises et étrangères et l'Inspection générale de l'Agriculture venait de le proposer au ministre pour une promotion dans l'ordre national de la Légion d'Honneur.

.....

» L'œuvre du Professeur VENTRE est immense. Ses conseils éclairés profitèrent non seulement à ses élèves, mais encore aux praticiens de tous les pays viticoles.

» Rappelons quelques-uns de ses principaux travaux. Dès 1904, après BOUFFARD, seul ou en collaboration avec M. DUPONT, il a continué l'étude de l'influence de l'anhydride sulfureux en vinification. En 1910, il s'est fait remarquer par les résultats intéressants relatifs aux formes possibles du phosphore dans les raisins et dans les vins, qu'il publia dans sa thèse de doctorat ès sciences. Sa deuxième thèse intitulée: *Du rôle de l'acidité réelle en vinification*, fut le début d'une doctrine qui fait autorité: elle introduisit avec succès en œnologie, comme le montrent des travaux plus récents, la notion du pH.

» En même temps, VENTRE s'appliquait à l'étude des levures alcooliques. Après avoir plus spécialement mis en évidence le rôle de l'acide sulfureux libre sur la vie des microorganismes, il entreprit une série de recherches délicates précisant l'action des levures alcooliques sur l'acidité, l'extrait sec, la glycérine et les qualités organoleptiques des vins. Les *Annales de l'Institut Pasteur*, celles des *Fermentations*, les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* relatent ces diverses communications. *Acidité volatile et fermentation* et *Contribution biochimique à l'étude des vins eudémisés* constituent ses deux derniers travaux. Il en corrigeait les épreuves, il y a quelques jours, lorsque la mort le foudroya.

.....

» La publication de son important *Traité de vinification* qui, affirmons-le bien haut, a fait le tour de tous les pays viticoles du monde, a répandu au loin son nom et celui de l'Ecole Nationale d'Agriculture de Montpellier ».

Si je n'ai pu mieux faire, pour vous donner au point de vue scientifique une appréciation de l'œuvre du Professeur VENTRE, que de citer M. le Directeur BUCHET, il m'est permis

de dire que le magistral *Traité de vinification* est un document complet, une véritable encyclopédie de tout ce qui touche à l'œnologie, qui rend les plus grands services à ceux qui ont à le consulter.

J'ajoute que le Professeur VENTRE a aussi publié dans le *Progrès agricole et viticole* des articles de vulgarisation plus utiles encore pour les viticulteurs que les ouvrages purement scientifiques; notamment, en 1936, *Les levures en vinification*; en 1937, *Du rôle de l'acidité réelle dans la préparation et la conservation des vins*, puis, *Conseils pour la vinification*. Ces longs articles, qui forment des documents complets, suffiraient pour guider toute personne novice, pour faire et conserver le vin.

Je vous ai exposé de mon mieux, Messieurs, ce qu'a été l'œuvre scientifique de VENTRE et son influence incontestée sur la technique des praticiens. Mais je ne saurais passer sous silence, aujourd'hui surtout, le rôle pendant la guerre de 1914, du Professeur VENTRE, capitaine d'administration de l'Intendance.

Je dois à l'obligeance de notre collègue, M. Henri SICARD, actuellement Intendant militaire de 1^{re} classe, chargé du service des vins à Nîmes, mieux placé que quiconque pour relater l'œuvre de VENTRE pendant la dernière guerre, la documentation ci-après :

« Après maintes et maintes difficultés pour assurer dès le début le vin aux soldats, la réquisition générale des vins fut ordonnée en 1915. Si l'on songe que tous les producteurs étaient atteints, pour le 1/4 de leur déclaration de récolte, on jugera du travail que cela représentait, lorsqu'il fallait s'occuper d'examiner la qualité des vins requis, de surveiller leur conservation, de couper les vins les plus faibles, de traiter ceux qui donnaient les signes de faiblesse, de vérifier l'hygiène des récipients. Rôle capital ! mais combien ingrat, complexe et délicat.

» VENTRE, qui avait démontré la valeur alimentaire hygiénique et antiseptique du vin, s'attacha avec son autorité et son savoir, à organiser spécialement cette partie technique du service.

» Il devint également, chaque fois qu'il y avait des cas embarrassants à résoudre, le médecin consultant, dont les avis furent toujours écoutés.

» En temps de guerre, rien ne doit être perdu; VENTRE s'occupa donc spécialement du traitement des sous-produits. A ce moment, la moitié des marcs servait à la fabrication des piquettes ou était jetée au fumier. Lorsque les besoins d'alcool nécessaires à la défense nationale devinrent plus grands, VENTRE s'employa à faire produire au Midi, tout l'alcool de marc qu'on était en droit d'attendre de lui.

» De même, pour l'huile de pépins de raisins, l'Intendance poussa à la rénovation de cette industrie, qui datait du début du XIX^e siècle. VENTRE entreprit des recherches sur les solvants. Au début de 1918, des distilleries proches de Montpellier commençaient à traiter leurs pépins et à obtenir 200 kilogrammes d'huile par jour ».

Cette documentation, dont je remercie vivement mon ami Henri SICARD, nous montre ce qu'aurait été le rôle de VENTRE dans la guerre actuelle, si sa mort prématurée n'avait privé de son concours la science et la patrie.

Réponse de M. KUHNHOLTZ-LORDAT

MONSIEUR,

Celui qui est chargé de vous transmettre la respectueuse admiration de vos nouveaux collègues ne doit pas se sentir arrêté par votre modestie. Il a le devoir de vous dire que, si deux fidèles amis vous ont prié d'être des nôtres, c'est qu'ils avaient pesé tout l'honneur qui devait en rejaillir sur notre Compagnie.

Ce n'est pas un honneur banal : permettez-moi de le qualifier de joyeux. Car c'est une véritable joie, pour une Académie de province, d'accueillir un élu dont le premier souci ne sera point de s'évader. Votre esprit de tradition, votre attachement à la terre et à tout ce qu'elle peut donner en arbres et en plantes cultivées dans une région qui vous a vu naître, font que jamais vos regards, ni même vos ambitions légitimes, ne se sont tournés vers Paris. Notre Compagnie ne sera pas pour vous la très petite marche de cet escalier si grand et si long,

que tant d'autres, qui le gravissent, en ont oublié les premiers gradins bien avant d'en avoir atteint le sommet... Vous avez toujours été un homme du Midi.

Un jour seulement vous avez pensé à vous expatrier vers des pays brumeux et froids; mais, au fond, ce n'était pas un véritable dépaysement puisqu'il s'agissait pour vous d'aller, à Nancy, professer, dans une Ecole où vous aviez été brillant élève, votre amour de la forêt et, avec lui, tout ce qu'elle vous avait appris.

**

Vous m'avez dit un jour que votre rôle de forestier avait consisté tout simplement à « faire votre service ». C'est le rôle de tous ceux qui reçoivent une mission de l'Etat, mais il y a plusieurs façons de la remplir. Celle que vous avez choisie peut servir d'exemple à plusieurs titres.

Dans l'Aude, vous avez réalisé le peuplement de cèdres, unique aujourd'hui en France par son étendue et sa consistance. Et ce furent vos premiers pas de Garde général, de 1885 à 1893. Dans le Centre, vous reboisez dans les grands périmètres de l'Allier, du Chassezac, de la Margeride. Ces dernières plantations, plus particulièrement réussies, forment maintenant un très beau mélange de pins. Ces succès vous valent d'être nommé à la tête de la Commission d'aménagements et de reboisements de Toulouse. C'est là que vous prend la mobilisation et vous êtes immédiatement affecté comme chef de bataillon à l'état-major de la 16^e Région. La guerre vous a fourni de nombreuses occasions de développer vos initiatives. L'organisation d'un Centre des bois en 1916 était, par sa nouveauté, chose délicate. Celui que vous avez créé de toutes pièces à Montpellier englobait la 16^e et la 17^e Région. Son importance était considérable. Il comprenait 27 officiers dont un tiers forestiers; une compagnie de sapeurs-ouvriers forestiers, mobilisée à l'intérieur, exploitant les forêts, notamment les sapinières de l'Aude et de l'Ariège; 150 scieries réquisitionnées ou travaillant pour le Centre; deux grands entrepôts de sciage (Montpellier et Toulouse). La liquidation du Centre a duré jusqu'en 1920.

Dans votre œuvre de forestier vous n'avez négligé aucune branche de vos services, réalisant de nombreuses corrections

de torrents en Ariège et en Haute-Garonne, et organisant à Thuès une importante station de pisciculture. Ainsi, vous avez été « ingénieux » et ingénieur complet.

Quoi que vous en disiez, vous ne vous êtes pas tenu en dehors des progrès de la science. J'en trouve la preuve dans l'intérêt que vous portiez à la botanique. Dès 1888, à peine sorti de l'Ecole forestière, vous apportez votre concours au Professeur FLAHAULT pour l'organisation de la session de la Société botanique de France à Quillan, dans vos belles sapinières. Encouragé par le Maître, vous vous faites placer en disponibilité pour poursuivre des études botaniques. Mais l'amour du métier vous ressaisit et en 1895 vous allez continuer votre œuvre de reboisement dans la région de Carcassonne, avec un bagage scientifique accru au contact d'un tel savant.

C'est peut-être au cours de vos études de botanique générale que vous avez appris à aimer des plantes autres que les arbres, et qu'à l'Ecole forestière on est bien obligé de négliger. En tout cas, vous y avez sûrement gagné d'aimer encore plus la terre et lorsque votre père vous a laissé le domaine de la Roque à Florensac, vous étiez prêt à assurer vos nouvelles responsabilités.

Depuis 50 ans, vous vous êtes révélé viticulteur de premier ordre, consulté, écouté, pris pour guide par votre frère, dans les Corbières, et par tous les viticulteurs, plus particulièrement par ceux affiliés à la Société centrale d'agriculture de l'Hérault. Je sais que vous n'avez pas pu orienter les travaux de cette Société comme vous l'auriez voulu, vers les questions culturelles. Et ce regret montre bien à quel point vous êtes vigneron. Depuis une dizaine d'années les questions économiques dominent les préoccupations des agriculteurs. Cependant, en 1931, vous avez pu organiser à Montpellier un important concours de pulvérisateurs; avec le double appui du Génie rural et de l'Ecole d'agriculture, il eut un grand succès. Nous lui devons le type encore le plus répandu des appareils à grand travail. Deux ans après, ce sont les tracteurs et cultivateurs que vous mettez en compétition à Montagnac et à Pinet; les constructeurs en recueillent des directives utiles et les viticulteurs fixent mieux leur choix.

Tout cela vaut bien de la gratitude de la part de ceux qui en ont tant bénéficié. Et parmi eux, il n'y a pas que des prati-

ciens. Vous nous avez dit que les vigneronns reçoivent les règles à suivre des savants et des techniciens spécialisés. Ceux-ci reçoivent beaucoup aussi des vigneronns qui les consultent. Le regretté Professeur VENTRE aimait à causer, le mardi, avec les viticulteurs praticiens; avec vous-même, il eut de nombreux entretiens dont il tirait profit. Plus que tout autre, il a contribué à lier la cuve au laboratoire parce qu'il voulait et savait vous écouter. Les séances des Sociétés d'agriculture auxquelles, Dieu merci, ne parlent pas que des professeurs, sont suivies avec assiduité par les membres du personnel enseignant de l'Ecole d'agriculture; ils y puisent la partie la plus vivante de leur enseignement, celle qui touche la terre de plus près.

Cette collaboration, vous l'avez toujours aidée et à plusieurs reprises provoquée.

**

Non, Monsieur, vous ne vous êtes point essoufflé à vouloir suivre les rapides enjambées des sciences, et soyez bien persuadé que ceux qui sont venus chercher la lumière dans votre sillage sont plus nombreux que vous ne croyez. Mais il faut bien reconnaître que depuis l'époque où vous suiviez les excursions dominicales du Professeur FLAHAULT, et que j'ai suivies moi aussi quelque temps après, le chemin parcouru a été marqué par des concepts assez nouveaux. Pour n'en citer que deux, les plus saillants, la notion d'« association » telle qu'on la concevait encore au début du siècle, est maintenant méconnaissable, et d'Amérique nous est venue celle de « succession », bien plus féconde.

Certes, le forestier reboiseur aura toujours sa raison d'être; mais les regards se jettent de plus en plus vers les efforts de la nature à laquelle on doit demander beaucoup parce qu'elle a la possibilité de réaliser d'harmonieuses combinaisons d'essences, trop complexes pour les efforts humains. La compréhension de ces lois naturelles nous permet cependant de les diriger un peu, vers des buts qui ne sont pas obligatoirement d'ordre économique. Le rôle supérieur de la forêt dans la nation est de s'associer à la culture du champ et à l'élevage du bétail en redevenant un tout qui puisse se perpétuer par ses propres moyens, se régénérer dans une ambiance stable. Forestiers et botanistes nomment cela un *climax*, voulant ainsi marquer que

cette ambiance est le terme ultime des stades successifs qui l'ont élaborée. Ils demandent impérieusement qu'à côté des reboisements exigés par les besoins de la nation, il y ait des forêts plus naturelles qui participent mieux aux équilibres climatiques. L'éclosion des parcs nationaux marquera dans l'espace ce désir d'aujourd'hui; car pour savoir comment une forêt s'améliore, il faut la soustraire aux tentations des hommes qui l'ont fait régresser sur toute la surface du globe (il ne reste plus que 5 % de cette surface couverte de forêt vierge).

A ces concepts nouveaux il a bien fallu un vocabulaire nouveau. Et c'est peut-être là que nous touchons du doigt l'une des réformes qui effrayaient le plus notre Maître — réforme contre laquelle il a lutté de toutes ses forces, lorsqu'il a vu que tous ses petits poussins — disons ses petits canards — se fourvoyaient dans un langage qui ne pouvait être compris des paysans. Ah! il ne nous l'envoyait pas dire. Un jour, ayant écrit quelques pages, je lui demandai de bien vouloir me dire ce qu'il en pensait. Le manuscrit me fut retourné avec ces mots: « Si vous maintenez cette forme de langage votre livre ira au panier ». Il a bien failli y aller en effet, sans l'intervention de deux autres Maîtres, l'un zoologiste et l'autre géologue, qui l'empêchèrent d'y tomber.

Quel était donc ce charabia? Oh! pas grand chose de plus que celui qui était employé depuis fort longtemps pour désigner les endroits où domine une même espèce. Les Romains appelaient leur verger *fruticetum*. Dieu nous garde de demander à notre « père » s'il a songé à arroser le *fruticetum*! Mais, cependant, lorsque nous allons à Saint-Martin-de-Prunet, il n'est pas défendu — si nous avons une culture supérieure à celle de notre « père » — de nous demander pourquoi ce faubourg a ce nom. Saint-Martin-de-Prunet était le *Prunetum* de la ville, le verger où dominait le prunier. D'ailleurs, lorsque le Maître nous conduisait à l'Aigoual, il ne manquait pas de nous faire visiter sa belle création de l'Hort-de-Dieu et vous vous souvenez sans doute qu'il l'appelait l'*arboretum*, même devant les gardes forestiers qui ne sont pas toujours beaucoup plus instruits que nos pères.

Dans l'ouvrage auquel je faisais allusion plus haut, l'endroit où pousse l'oyat fixateur de sables (l'*Ammophila*) était dési-

gné *Ammophiletum*; en avant, se trouvent presque toujours des dunes plus basses où croît un chiendent (l'*Agropyrum*). Il paraît commode de dire que l'*Agropyretum* est plus près de la mer que l'*Ammophiletum*; et cela ne paraît pas plus prétentieux que de dire: les dunes à *Ammophila arundinacea* poussent en arrière des dunes à *Agropyrum junceum*.

Que s'est-il passé depuis? C'est bien simple; il y a eu abus. Voici en effet quelques dernier-nés de ce vocabulaire international (qui est loin d'être adopté par tous les phytosociologues):

Le *Versicoloreto-Agrostidetum alpinae*.

Le *Seslerieto-Humileto-Brometum*.

Le *Populeto-Alneto-Salicetum rhenanum*.

Le *Potameto perfoliati-Ranunculetum fluitantis*.

Ah ! si RABELAIS ou MOLIERE avaient connu cela !

Il faut aussi se méfier d'un autre écueil: les noms latins des espèces changent au gré des hommes. Un *Prunetum* ne suffirait plus aujourd'hui pour désigner une pruneraie, parce que beaucoup de nos arbres fruitiers sont devenus — non pas pruniers — mais *Prunus* (le cerisier, le pêcher, l'amandier, l'abricotier).

Si l'on voulait franciser tout cela, on dirait qu'il y a des pruniers à prunes, des pruniers à pêches, des pruniers à cerises... et en latinisant ces diverses pruneraies: *Prunetum domesticae*, *Prunetum Cerasi*, *Prunetum Persicae*... (1). Mais demain, les disciples de ceux qui ont rebâti le genre *Prunus*, le pulvériseront à nouveau, moëllon par moëllon, et la nomenclature rechangera. Ces perpétuels travaux de maçonnerie sont l'œuvre de Congrès périodiques auxquels se rendent des hommes soucieux de l'avancement des sciences et parfois du leur.

Notre Maître avait bien raison! Parlons clair et rendons la science accessible au plus grand nombre possible de compa-

(1) Au génitif, c'est-à-dire: le *Prunetum* du *Prunus domestica*, du *Prunus Cerasus*, du *Prunus Persica*...

triotés. Mais n'oublions pas cependant que jadis les hommes de science se tenaient encore plus éloignés de la masse peu instruite lorsqu'ils écrivaient toutes les pages de tous leurs livres en un latin qui n'était pas toujours celui de Cicéron. Le changement s'est fait au gré des uns, contre le gré des autres et les nouvelles habitudes sont nées, comme toujours, de réticences et d'excès; si bien qu'il faut être indulgent pour tous, puisque tous sont mis d'accord tôt ou tard, par cette puissance extraordinaire et anonyme qui s'appelle l'usage. Elle naît dans la tempête, puis s'étend sur le calme revenu; comme une goutte d'huile sur l'eau ridée par le vent, elle permet d'y voir clair. Une fois de plus faisons-lui confiance: attendons-la. Depuis le jour où vous vous êtes volontairement retiré de cette bataille incessante des laboratoires et jusqu'à ce jour, où vous ne paraîsez point le regretter, l'eau n'a pas coulé très limpide, en effet, sous les ponts. Elle s'est cependant chargée de limons nouveaux; mais le courant qui les entraîne est encore un peu divagant et nul ne sait dans quels coins les éléments les plus fertiles seront déposés.

Attendons!... Cela ne nous éloignera pas beaucoup de ce qui paraît être le destin des hommes sur cette terre: attendre. En hiver l'humanité entière, à part quelques Esquimaux, attend ce qui se passera en été. Et s'il ne se passe rien en été, elle se remet en position d'attente pour l'hiver suivant.

Attendons!... De nouvelles formules, de nouveaux concepts, de nouveaux hommes peut-être surgiront, qui répandront sur la houle l'huile qui nous permettra de voir tout, jusqu'au fond.

Et ce n'est là, en fin de compte, que le cri un peu désespéré du naturaliste: « Voir, tout ! »